

Chapelles valaisannes

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Chapelle de Tous les Saints, à Sion

Photo Dubost

CHAPELLES VALAISANNES

par Maurice Zermatten

Edition Attinger, Extrait

MÉLODIES PASCALES

Sur la montagne, chemine le printemps.

Il chemine à sa façon, posant tout d'abord ses chaussures de foehn sur les talus. De larges bandes d'herbe, d'un vert d'eau et de neige, ont grignoté l'hiver et l'escalier des parcelles reparaît, marches blanches sur un appui de chiendent nouveau.

Les collines, décoiffées à demi, ressemblent à des ébauches d'aquarelle. Elles ont deux couleurs. Du côté du soleil, elles ont passé du blanc au violet des terres nues, du violet au vert, du vert à la couleur des premières fleurs. Du côté de l'ombre, au revers, elles ont encore des lambeaux de chemise blanche, des pans de neige salie amassée dans les creux, pelotonnée dans l'angoisse de la mort.

Sur la montagne, le printemps chemine le jour et la nuit. Il rejoint, dans les étroits sentiers, les paysans qui, depuis plusieurs semaines, ne tiennent plus en place, allant et venant, du village aux « mayens » et

des « mayens » aux vignes. Car, comme ils possèdent tous des coins de vignes, pas plus larges que les draps rêches de leurs lits, au fond de la vallée ou sur l'autre coteau du Rhône, ils trouvent de bons prétextes pour s'aller réchauffer les mains au printemps de la plaine. Quittant leur neige et leur boue, ils prennent la pioche et le sécateur, s'en vont au petit matin. Dans la lumière violette des sarments, ils s'épongent déjà le front avec la manche de leur chemise.

Après le long internement de l'hiver, ils ne se lassent pas d'écouter la joie qui monte de la terre, des brins d'herbe, des arbres, de la nature qui semblait morte. Et les amandiers confient à l'âme des jeunes filles de secrètes espérances.

Le samedi soir, ils remontent au village que cerne encore la neige. La joie seule des primevères éclate dans le verger. Mais elle suffit pour répandre dans l'air aux brusques humeurs ce parfum de vie nouvelle que Pâques symbolise dans sa perfection de fête chrétienne et printanière.

(suite page 8).



Photo Darbellay

Chapelle de Ferret

(suite de la page 6)

Pâques est le printemps comme Noël est l'hiver. Deux fêtes de l'enfance, car l'enfance seule peut avec elles harmoniser sa pureté. Elles tremblent toutes deux derrière une gaze de flocons et d'étoiles : flocons de neige dans la nuit carillonnante, flocons de pétales dans le midi plein de cloches retrouvées. Sur la route de l'église, les paysans voient des cerisiers en fleur passer au milieu de leurs espoirs, promesse déjà des récoltes estivales.

Pendant toutes ces semaines de mars, la saison vaque aux préparatifs de la Résurrection. L'air abandonne son goût de glace fondante. Il emprunte aux orties qui poussent entre les pierres des murailles une fraîcheur de sève. Pendant que les femmes vont et viennent sur les prairies réapparues, étendant le fumier, curant les « bisses », élaguant les haies, la terre des champs s'allège du poids humide des longs frimas, et, sur une civière neuve, filles et garçons portent, du fond de la parcelle au sommet, l'humus noir qui nourrira le seigle et que la pente entraînait.

Pâques devient la journée toute prochaine, le grand lever de soleil au bout de cette semaine presque chômée, toute pleine d'images évangéliques. La veille des Rameaux, le régent a congédié ses élèves. Comme l'après-midi s'imprègne de printemps dans les ravins où poussent, sous les herbes mortes, de longues tiges nouvelles à la bonne odeur de terre fraîche ! La mère leur a permis d'emporter la serpette et chaque tronc de bouleau reçoit sa part de joie. Mais ce n'est point pour le bouleau qui cache sous sa chemise blanche des écorces précieuses, brunes, violettes et vertes, que les garçons et les filles ont couru. Jésus entrainé à Jérusalem parmi les palmes. Rien n'évoque mieux le triomphe ardent que ces cônes audacieux de genièvre sur la côte désolée plus sèche que de la cendre. Il fuse en ligne droite et son tronc épais comme un bras d'homme est recouvert d'une écorce fibreuse, parfumée comme du tabac. La serpette le frappe, l'arbre s'incline. Quand la nuit monte de la rivière, le village est plein de genièvre. Chaque famille dépèce son arbrisseau, chacun choisit sa branche et le père passe la sienne derrière le ruban de son chapeau.

Avant la messe de ce dimanche qui précède Pâques, le cortège s'enroule autour de l'église. Le président et le juge viennent en tête, suivis des conseillers puis de la foule. Quelques paysannes — à Savieze — ont enfilé, à la branche bénite, un cordon de pommes qui

leur assureront de fécondes récoltes. Toute l'année, vous verrez, derrière le crucifix, derrière les images des saints, derrière le bénitier familial, derrière la photographie du grand-père, ce rameau de genièvre qui protège la maison des traîtrises du destin.

Les femmes, cependant, entre les dévotions de la « grande semaine », n'oublent pas de préparer leurs toilettes du jour solennel. Elles sont toutes un peu tailleuses, toutes un peu modistes. On les rencontre, tirant le mulet par la longe et tressant de longues bandes de paille qui deviendront, sous le velours noir et le ruban de couleurs, des chapeaux ovales et pimpants. Le soir, autour de la machine à coudre, elles se donnent des conseils. Cheviote bleu marine, drap épais du pays se plissent comme les pétales des fleurs avant qu'éclatent les bourgeons.

Quand les cloches se taisent, le Vendredi-Saint, que la stridente crécelle annonce les heures à sa manière, il se mêle, à l'infinie tristesse qui s'échappe des crucifix voilés, une indéfinissable joie. Le Christ est mort mais on sait qu'il va ressusciter, se lever, triomphant, au-dessus de son tombeau. Alors, apprêtons-nous à nous vêtir, comme le printemps, de fleurs et de bonheur. L'âme légère et rafraîchie, pour un peu de temps redevenue sans tache, participe à la blancheur des cerisiers.

...Le jour de Pâques ne voit plus les joyeux cortèges des confréries qui traversaient les villages, chassant devant eux le pauvre cochon destiné au sacrifice. Les confrères s'arrêtaient devant leur maison commune (devant la « maison du privilège », disaient-ils), mettaient à mort la malheureuse bête grognante et mangeaient jusqu'à la nuit. Il était défendu d'allumer les lanternes et, les ombres venues, il fallait bien, malgré soi, se séparer. Les compagnons étaient tenus d'être fidèles les uns aux autres et affables. S'ils manquaient à cette règle, on les condamnait à offrir à la communauté un demi-setier de vin, franc et bon.

Maintenant encore, si vous passez à Granois, à Sembrancher ou dans le Lötschental, vous serez conviés à manger un quignon de pain de joyeuse farine que vous arroserez d'un verre de vin cuvé entre des douves de mélèzes. Il n'y a pas d'hôtes qui vous reçoivent de meilleure chère que les villageois, dont les bras vous tendent une lampée du sang de leurs vignes.

Le pain et le vin : mais Pâques nous rappelle justement que ce sont des nourritures éternelles.

Maurice ZERMATTEN.

VENDREDI 28 MARS 1958

à 19 heures 45

au Pavillon Dauphine, avenue Foch

DINER-CONFERENCE
de la Chambre de Commerce
suisse en France

Conférence de M. Maurice Zermatten
sur

« L'exode rural à
l'équilibre économique par l'industrie »

« Un exemple suisse : le Valais »

Les inscriptions doivent être adressées
à la Chambre de Commerce,

16, Avenue de l'Opéra, Paris, 1^{er}

Prix du repas : 2.000 fr.